

## AUTRES RÉFLEXIONS

Un aimable correspondant m'écrit:

«Quelle mouche vous avait piqué l'autre jour, mon cher Pessac, pour que vous soyez parti en guerre, cuirassé d'arguments et casqué de malice, contre la bicyclette, la gymnastique, l'équitation, l'escrime, et tous les exercices dans lesquels nous travaillons: à nous faire des jarrets nerveux et des biceps solides. N'est-ce pas vous qui nous exhortiez naguère avec un chaleureux enthousiasme à nous enrôler sous la bannière du professeur Lebret et qui nous prouviez que si une belle âme peut se rencontrer dans un corps malingre il ne s'ensuit pas que ce logement soit le meilleur qu'on puisse lui offrir? *Quantum mutatus ab illo* pourrions-nous vous crier à notre tour. Hélas! vous, mon cher Pessac, de nous faire amende honorable, si vous ne voulez pas que tous les fleurets de la société l'*Avenir* se déboulonnent pour vous transpercer ou que nous vous écrasions sous le poids de nos rancunes et de nos hâteries.

On ne saurait être, vous le voyez, ni plus menaçant ni plus aimable. Jamais sommation comminatoire n'a revêtu des formes plus gaillardes et plus formidables tout à la fois.

Je m'en sens également caressé et atterré. Est-il vrai pourtant que Pessac, brillant à son tour ce qu'il avait adoré et adorant ce qu'il avait brûlé, a renié quelque-une des divinités dont jadis il patronnait le culte?

Ceserait abominable, sans doute... même en ce siècle où il est acquis que l'homme absurde est celui qui ne change jamais, et où le commerce des palinodies est plus fructueux que celui des épîtres et plus sûr qu'une hypothèque de l'ex-Banque Nationale.

Ce serait abominable, car si nous nous mettons—nous qui nous piquons sincèrement de philosophie—à rivaliser de versatilité avec les politiciens de profession, où diantre les jeunes gens iront-ils apprendre à rester les hommes d'une idée, les champions d'un principe?

Comme le dit l'Evangile, en ce style figuré, qui sied si bien aux orientaux de la vieille Palestine: «Si le sel s'affaît, avec quoi le salerons-nous?»

Par bonheur, pour la philosophie pour la morale et pour la réputation de Pessac, il n'est point exact que ce dernier ait renié ses dieux ni qu'il consacre aujourd'hui à d'égoïstes divinités la part d'adorations et d'encens qui revient à la force physique et à la vigueur musculaire.

Non, Pessac ne réprouve pas le culte raisonnable de la force, l'exercice modéré et rationnel des muscles. Il reste convaincu, aujourd'hui comme il y a deux ans, que les sociétés de gymnastique et d'escrime, et les clubs cyclistes eux-mêmes, doivent être soutenus et encouragés, car ils rendent de réels services.

On ne saurait trop faire pour loger dans des corps solides et bien conformés des âmes robustes et saines. L'idéal de l'humanité serait de voir toujours et partout de belles âmes dans de beaux corps. Et la vie ne sera vraiment bonne en ce monde, aujourd'hui encore si affligé de plaies et d'infirmités, que quand l'hygiène et l'éducation physique sagement combinée avec l'éducation intellectuelle et morale, on se sera rapproché de cet idéal autant que le comporte la nature humaine.

Mais il faut se défier des engouements et se garder des exagérations.

Or il semble que sur ce point il soit devenu difficile de s'en tenir à la juste mesure.

Les exercices physiques sont tellement en faveur aujourd'hui dans certains milieux, ils ont pris une telle place, une place si absorbante et si privilégiée dans l'éducation de la jeunesse, qu'en essayant de critiquer les excès, de réformer les exagérations, on risque d'avoir contre soi et la jeunesse elle-même à qui ces exercices physiques agréent, plus que les études de syntaxe ou de mathématiques, et tous ceux—ils sont nombreux—qui se sont déclarés partisans des nouvelles théories et voudraient nous ramener à l'éducation du gymnase antique.

La langue elle-même a subi l'influence des nouvelles idées, et nous avons maintenant deux genres d'hommes forts dans les différents exercices du corps: les professionnels d'abord, puis tous ceux qui appartiennent seulement à l'amateurisme.

Est professionnel, cela s'entend bien, celui qui fait son métier d'un sport quelconque. Tous les autres sont de simples amateurs, mais quels enrages on trouve parmi ces amateurs!

L'exemple vient de haut... nous pouvons ajouter ici: et de loin! C'est de l'amateurisme, en effet, que relève l'empereur d'Allemagne, ce voyageur Guillaume qui, dit-on, dans ses appartements privés,

une salle installée pour le canotage, où il se fait des bras et s'exerce à la navigation à sec.

A l'amateurisme dilérant appartenait encore—si on dit vrai—cet ancien magistrat dont on racontait ces jours-ci, grand amateur du cheval, il s'en est fait faire un en bois, pas en fer toutefois, mais qu'il peut enfourcher dans son cabinet, et sur lequel il lit, travaille, reçoit des visites,—toujours fougues sur un cheval calme.

Tout ceci est fort bien, fort innocent tout au moins.

Et nous n'y trouverions rien à blâmer si, sous prétexte d'entraînement et de sport, on n'en était venu, dans quelques milieux à faire du principal l'accessoire et à nous préparer une génération plus préoccupée des lois de l'équilibre bicyclette que de celles qui régissent la statique sociale.

On est même allé si loin depuis quelque temps dans cette voie, que les moralistes et les «entichés de culture intellectuelle» ne sont déjà plus les seuls à s'inquiéter de la part excessive qu'on fait aux exercices physiques.

Dans l'enthousiasme de leur zèle, nombre de néophytes en sont venus, dans certaines régions à établir une confusion regrettable entre ce qui convient au professionnel et ce qui est le propre du simple amateur. Les médecins ont dû s'émouvoir d'exagérations qui menaient à devenir aussi funestes pour la jeunesse qu'un exercice modéré, sagement dirigé et mesuré peut être utile.

Déjà, l'an dernier, l'association française pour l'avancement des sciences, qui tenait son Congrès à Besançon s'était préoccupée de la question. Cette année au Congrès de Caen, elle en a fait l'objet d'un rapport et d'une discussion qui a occupé deux séances et amené à la tribune les médecins et les professeurs les plus distingués.

M. Legendre, médecin des hôpitaux de Paris, a fort bien montré la différence essentielle des adultes et des enfants chez lesquels les divers organes se développent avec une vitesse inégale, de sorte qu'ils souffrent davantage de l'abus des exercices physiques. La fièvre de surmenage est une vérité pour les enfants qui se livrent sans retenue à certains sports à la mode.

Modification dans la composition du sang, détachement de l'estomac, troubles du cœur, voilà quels peuvent être les résultats de ces pratiques.

Pas plus que nous, M. Legendre, ne conteste que les exercices modérés et réguliers, sous la surveillance d'un maître éclairé et prudent, ne soient un utile contrepois aux labours intellectuels, mais à son avis les matchs, les ländits, les rallye papers, ne font pas plus de bien aux études qu'aux jeunes gens qui y prennent part.

Pour obvier aux inconvénients signalés, le rapporteur a proposé au Congrès de Caen une série de vœux dont les deux plus importants sont:

1. Faire examiner, tel ou tel enfant avant de lui permettre de se livrer à tel ou tel exercice.
2. Encourager les exercices physiques, mais faire la guerre au port dans les établissements publics d'éducation.

Ces propositions nous semblent fort sages. Elles ont pourtant rencontré des contradicteurs—notre correspondant de l'*Avenir* pourrait nous reprocher de l'oublier.

M. de Coubertin, entre autres, a soutenu que les concours de gymnastique, de courses à pied, de bicyclette, etc., ne sauraient être trop encouragés, vu qu'ils ont une influence heureuse sur les élèves ayant un caractère.

Vous ne vous attendiez pas à cela! moi non plus. Qui sait si ce n'est pas pour avoir négligé le trapèze en ses jeunes années que monsieur le député Ramirez est si rageur et M. Segundo si irascible!

S'il était prouvé que M. de Coubertin a dit vrai, je demanderais qu'on ouvrit une souscription pour leur offrir un tremplin d'honneur ou une bicyclette d'encouragement.

M. de Coubertin a eu en faveur de sa thèse un autre mot bien joli: il y a parfois des excès nous dit-on, eh oui, sans doute, mais il est bon que quelques-uns aillent trop loin, pour que tous aillent assez loin.

M. Boucard et M. Algaïe, qui sont des autorités en ces matières, ne parlent pas l'optimisme de M. de Coubertin.

Tous deux estiment que l'on doit encourager comme excellente la pratique modérée, rationnelle, et variable selon le tempérament et l'ornementation des individus,—des exercices physiologiques; tous deux proclament que la gymnastique et sous la direction d'un maître expérimenté et suffisamment familiarisé avec les études de physiologie pour discerner ce qui convient à chacun de ses élèves, est indispensable pour les enfants comme pour les adultes, même d'un âge avancé.

Mais tous deux aussi n'hésitent pas à condamner comme médecins les excès et les abus que Pessac réprouve comme simple moraliste.

*Est modus in rebus*, a dit un ancien—Quintilien je crois,—et cet ancien avait raison. Il y a pour toutes choses, une juste mesure qu'il faut savoir ne pas dépasser.

Faisons donc de la gymnastique, montons à cheval ou à bicyclette, exerçons-nous aux longues marches, apprenons à manier dextrement une lame, ne dédaignons pas le bâton, la boxe et le chausson mais n'oublions pas qu'avec des jambes et des bras, Dieu nous a donné un cerveau et un cœur dont l'éducation demande aussi quelques soins. Ne nous crétinisons pas intellectuellement, ne nous éroignons pas physiquement dans la très louable intention de nous faire une belle jambe.

Pessac.

## QUESTIONS FRANÇAISES

### RÉFORMES MARITIMES ATTENDUES

Il y a quatre semaines environ, le paquebot «Scandia», de la Compagnie Hambourgeoise-Américaine, stoppait près du voilier français Ronnyuède, qui lui demandait par signal les secours d'un médecin. Le capitaine allemand envoya aussitôt son médecin à bord et, d'après le rapport qui fut fait, il consentit à recevoir le capitaine français qui se trouvait dangereusement malade et qui avait le plus grand besoin de l'assistance d'un docteur. Les trois-mâts français qui était chargé de sucre à destination de Québec, se trouvait alors dans les parages du Terre-Neuve. Il faut croire que le second n'était pas capable de le conduire à destination, car ce fut le premier lieutenant du «Scandia» qui fut chargé de le conduire à Québec, où il arriva le 12 courant.

Il y a quelques mois, un autre navire français, dont le capitaine était mort en cours de voyage, avait été ramené par un officier allemand, à la demande du second qui n'avait pas les connaissances nécessaires pour conduire le navire.

Je pourrais citer d'autres exemples, mais je me contenterai de mentionner la lettre que M. de Pichey, agent des assurances françaises à Saint Pierre Martinique, écrivait à M. Ch. Michel, directeur de la Compagnie d'assurances maritimes «l'Armoricque», à Paris. Il a gâssé du trois-mâts «Marie», qui avait son plein chargement et était prêt à partir pour Bordeaux. Ce navire venait d'être privé de son capitaine, qui était mort presque subitement.

Aucun capitaine ne se trouvait disponible. J'ai joint, dit M. de Pichey, mes instances à celles des consignataires pour obtenir de l'administration de la marine, un marin capable de conduire ce navire à destination. Cette administration s'occupe activement de l'affaire et, à défaut de capitaine disponible à Fort-de-France, nous espérons que la Compagnie Générale Transatlantique cédera, dans la circonstance, un de ses officiers. Le navire est prêt à prendre la mer et, de plus, il y a la période critique de l'hivernage. Il y a donc «plus que jamais urgence».

La semaine dernière, un capitaine du Havre me disait qu'il venait de voir partir un voilier français, armé au long cours, avec un second qui n'était pourvu d'aucun brevet. Or, la création d'examinés d'officiers est réclamée depuis longtemps par les intéressés sans qu'aucune solution soit encore venue combler cette lacune. Pour ma part, j'ai demandé officiellement la création d'un diplôme d'officier depuis plus de quinze ans.

En effet, ayant été chargé, en 1879, par M. le vice-amiral Thomasset, vice-président du Conseil d'administration, de lui faire, pour ce conseil, un rapport sur cette question, en ma qualité de membre de la Société des études maritimes et coloniales, société dont il était lui-même président, j'insistai particulièrement sur la nécessité d'instituer un examen de second pour les navires à voiles, afin qu'il y eût au moins un officier capable de ramener le navire en cas de mort du capitaine. Je citai à l'appui de ma demande l'exemple des marines marchandes étrangères qui avaient toutes (excepté celle des États-Unis) des examens d'officiers.

Au mois d'août 1881, dans un article publié dans le journal *Le Yacht*, je revins sur cette question. Plus tard, ce fut dans le *Sémaphore* (16 décembre 1885), puis dans la *Revue Générale de la marine marchande*. Enfin, profitant de l'occasion, je demandai à la Commission de la réforme de l'enseignement professionnel des capitaines au long cours de s'occuper de cette question. Mais comme cela n'était pas compris dans le questionnaire soumis à la Commission, ma demande fut écartée.

Quand cette même Commission décida que les examens théoriques des capitaines et des élèves de la marine marchande pourraient être passés sans conditions d'âge et de navigation, je cherchai à obtenir la même faveur pour les examens théoriques de maître au cabotage, en faisant remarquer que le marin possédant les connaissances exigées pour cet examen pourrait au moins être embarqué de préférence au simple matelot comme second sur les navires à voiles.

Cette demande fut écartée aussi. On m'objecta que cela aurait nécessité un diplôme de plus. Comme s'il n'aurait pas mieux valu donner ce diplôme supplémentaire plutôt que d'avoir l'humiliation de voir des navires français ramenés par des officiers étrangers, faute d'un marin sachant faire son point en n'emplantant que les méthodes élémentaires de l'examen de cabotage!

Dans son numéro du 18 octobre 1890, l'organe du syndicat des capitaines au long cours, de Marseille, avait aussi émis un vœu relatif à la création de brevets d'officiers et de capitaines de voiliers.

Parmi les documents remis à chaque membre de la Commission précitée, les conditions exigées dans les marines marchandes étrangères pour le diplôme d'officier se trouvaient mentionnées en détail et il eût été bien facile de s'en servir. Puisque les examens d'officiers sont reconnus indispensables dans toutes les marines marchandes de quelque importance, pourquoi le ministère de la marine ne se rendrait-il pas à l'évidence? Du reste, l'utilité de ces examens est si bien évidente que la Chambre des représentants, aux États-Unis, vient de

voter, ce mois-ci, un bill instituant des examens d'officier pour la marine marchande.

La France est donc maintenant la seule grande nation maritime où il est permis à un matelot, même illettré, d'être embarqué comme second sur un navire de commerce, quel que soit son tonnage.

Le nouveau Ministère de la Marine, en qui la marine marchande a une très grande confiance par suite des nombreux services qu'il lui a déjà rendus, voudra bien, j'ose l'espérer, prendre en considération la demande qui lui a été adressée, ces jours passés, à propos de l'institution d'un diplôme d'officier. Deux années de navigation au commerce, de bons certificats et les connaissances théoriques de l'examen de maître au cabotage suffiraient, à mon avis, pour obtenir ce diplôme. Les armateurs ne seraient pas plus embarrassés qu'aujourd'hui pour trouver des seconds diplômés pour leurs navires à voiles et au même prix.

Le diplôme ne devrait être exigible qu'à partir du 1er juillet 1895 pour donner le temps aux candidats de se préparer et il deviendrait alors obligatoire pour les seconds des navires armés au long cours ou au grand cabotage. Un simple décret, avec deux ou trois articles, suffirait au bureau de la navigation commerciale l'aurait bien vite élaboré.

Un point sur lequel les assureurs maritimes voudraient voir le Ministère de la Marine porter son attention, c'est l'insuffisance des connaissances théoriques exigées des matelots de pêche qui vont à Terre Neuve et en Islande et dont la plupart ne savent réellement conduire leurs navires qu'à l'estime—ce qui a occasionné plus d'un sinistre. Le meilleur remède à apporter à cet état de choses consisterait à exiger d'eux les mêmes connaissances théoriques que pour l'examen d'officier dont il vient d'être question.

L'empressement que M. Félix Faure a mis, aussitôt nommé ministre de la marine, à déposer les derniers projets de loi intéressant la marine marchande fait bien augurer du désir qu'il a de les voir voter le plus tôt possible.

Puisse-t-il en être de même pour le nouveau diplôme, dont la nécessité est depuis si longtemps discutée.

Une autre chose qui se fait bien attendre, c'est le règlement d'administration publique prévu par l'article 7 de la loi du 10 mars 1891 sur les accidents et collisions en mer.

Ce règlement serait fait depuis longtemps si nous avions une direction de la marine marchande ou de l'inscription maritime au ministère de la marine, direction qui devrait comprendre l'administration des invalides, la navigation commerciale, les pêches et le personnel chargé de calculer les primes à la navigation.

Pour ces diverses raisons, ainsi que celles relatives à la sécurité de la navigation, elles aboutiront sans doute si nous avons la bonne fortune de conserver longtemps encore le même ministre à la tête de notre inscription maritime.

## Le Travail des femmes

### ET L'ADMINISTRATION DES POSTES

Est-il vrai, ainsi qu'on l'a annoncé, que l'administration des Postes ait décidé de ne plus employer des femmes dans ses bureaux, étant donné l'insuccès de cet essai de féminisation? Nous ne savons ce qu'il y a d'exact dans cette nouvelle qui a été, du reste, démentie officieusement. Certains journaux de Paris n'en saisissent pas moins l'occasion pour combattre la féminisation de nos services publics et notamment de l'administration des Postes, se basant sur ce fait que le but d'économie poursuivie, en substituant les femmes aux hommes dans certains bureaux, n'a nullement été atteint.

Les frais de remplacement nécessités par les congés donnés aux femmes pour cause de fatigue ou de maladie ont absorbé presque totalement les économies réalisées sur les traitements. En d'autres termes, la réforme, très séduisante sur le papier, au point de vue budgétaire, n'aurait fourni, dans la pratique, que de tristes résultats financiers très médiocres. Au surplus, si nous en croyons la *Lanterne*, la rapidité et le bon fonctionnement du service n'y auraient point gagné.

Cinq fois sur dix, ajoute notre confrère, les femmes employées dans les travaux de poste sont hors d'œuvre quand elles sont appelées à faire un service qu'on leur pose, soit défaut de préparation technique, soit qu'elles perdent la tête au milieu des innombrables détails du service si complexe auquel elles ont à faire face.

Quant à la rapidité des opérations, un détail en donnera l'idée: il faut deux minutes à un homme pour expédier trois mandats postaux. Deux minutes ne suffisent pas à une femme pour expédier un seul. Nous avons fait nous-même jadis l'expérience à plusieurs reprises.

Ces lenteurs ne présentent aucun inconvénient dans les petits bureaux de province qui sont généralement peu chargés, où un travail, cinq ou six fois moindre, se répartit sur un même espace de temps, où les personnes qui ont affaire à la poste ont généralement le loisir et peuvent non seulement attendre, mais encore faire un brin de causette avec la receveuse.

Elles sont intolérables à Paris où le temps est d'argent, et où un public nombreux se presse aux guichets. La hâte même que les employés mettent à le satisfaire est une cause de lenteurs et de complications de plus, par les erreurs auxquelles elle les expose.

Somme toute, les femmes elles-mêmes n'ont pas à se féliciter plus que le public des résultats de l'expérience. Pécuniairement, elles sont dans une situation fautive.

Il y a beaucoup à dire, en général, sur le travail des femmes. Il est évident que quand une femme n'a ni mari, ni père, ni fils qui subviennent aux besoins de son existence, c'est un bien qu'elle puisse trouver un emploi honnête de son intelligence et de ses forces et gagner sa vie par le travail.

Il n'en est pas moins vrai que c'est là, pour elle, un pis aller. La fonction primordiale de la femme, sa profession en quelque sorte naturelle, c'est le mariage et la maternité. Dans une société bien organisée, les soins du ménage et l'éducation des enfants devraient être le seul travail de la femme. Tout ce qui l'en détourne, tout ce qui l'en éloigne est un mal.

Considérée de ce point de vue, la féminisation postale doit être condamnée, surtout si elle a pour conséquence d'enlever la

femme à son foyer, et de la distraire de son ménage, ce qui est la cause à Paris.

Voilà des considérations qui, pour venir d'un journal radical, n'en sont pas moins très sages. Il est évident qu'en principe et à une foule de points de vue, ne serait-ce qu'au point de vue de la famille, le travail des femmes est très discutable. Mais pour revenir à l'administration des Postes, notre confrère oublie que, si elle rompt brusquement avec ce qui existe, elle jeterait sur le pavé une foule d'employées qui, ainsi que le fait remarquer la *Lanterne*, devraient espérer avoir acquis, désormais la certitude d'un pain quotidien.

Notre confrère va même plus loin: il est d'avis que l'on augmente le modeste traitement de ces employées, qui ne dépassent pas actuellement 1000 francs par an, ajoutant que l'on trouverait aussi des employées plus capables et plus appliquées à leurs travaux. La «Liberation» donne du reste un argument auquel la «Lanterne» n'avait pas songé: c'est qu'en cas de guerre, la féminisation des services postaux aurait un véritable caractère d'intérêt public. L'argument nous paraît avoir sa valeur.

## UN DINER EN CHINE

L'INVITATION DU TAO-TAI.—POUR OUVRIR LA ROUTE. LA SALLE DU FESTIN.—LA MENU.—POUR FÊTER SES HÔTES.—PROMENADE DE NUIT.

A peine avions-nous mouillé sur rade d'Amoy (Chine), que le consul anglais vint à bord, accompagné de quatre mandarins. Le Tao-Tai (grand titre), chef de la province, et le commandant des troupes—tous deux portant le bouton bleu—le directeur des douanes et un autre portant le bouton de cristal.

Ils étaient vêtus tous les quatre d'une longue robe de soie brune descendant un peu plus bas que le genou, et dessous, apparaissait une seconde robe fort riche, bleue et or. De longues manchettes retombaient sur leurs mains; à leur poitrine brillait un carré brodé de soie et d'or et représentant des animaux fantastiques. Des riches colliers de hautes semailles et deux ou trois colliers de gros grains rouges complétaient leur costume aussi étincelant que noble et aussi commode qu'élégant.

Le Tao-Tai, d'une physionomie très sympathique, se confondit en politesses et en protestations d'amitié vis-à-vis de l'amiral et de l'ambassadeur. Il les invita même à dîner chez lui. L'offre fut acceptée, et trois jours après l'amiral me demanda si j'étais curieux de l'accompagner chez le mandarin et d'assister à un dîner chinois. Je ne me fis pas prier deux fois.

Le lendemain, nous descendîmes à terre chez un négociant anglais, M. Sullivan, le consul, vint nous y chercher pour nous conduire chez les mandarins. Des palanquins et une domoizaine de pils cheivaux très bien harachés avaient été mis à notre disposition. Il fut très difficile de se mettre en marche à cause de la foule énorme qui encombra le passage. Mais le consul et un petit mandarin qui avait été envoyé par le Tao-Tai trouvèrent bientôt le moyen de nous ouvrir la route, en se mettant à charger à qui mieux mieux, à coups de cravache, sur les crânes dénudés de ces pauvres Chinois qui se rangeaient promptement des deux côtés de la route sans souffler mot. Poussés par la curiosité ils s'avancèrent cependant de temps en temps pour admirer nos brillants uniformes.

Les chevaux prirent les devants, au grand trot, et les palanquins, précédés du petit mandarin dont la baguette ouvrait si merveilleusement les files de la populace formée l'arrière-garde.

Peu après, nous arrivâmes dans une petite rue devant une maison dont la porte était décorée de hautes peintures et nous pénétrâmes dans une sorte de vestibule où nous reçurent nos quatre mandarins.

Tous ensemble, ils saluèrent chaque arrivant à la manière chinoise, c'est-à-dire en appuyant les deux poings l'un contre l'autre et faisant de la tête des petits mouvements très vifs accompagnés sans cesse de *han! han! han!*

Il est bizarre de comparer le salut européen, qui indique la cérémonie, avec le salut chinois qui peint l'empressement et la joie.

Forcé poignées de mains furent échangées et l'on nous conduisit à la salle du festin. Après avoir traversé une vaste cour nous montâmes plusieurs escaliers et nous arrivâmes à l'une des salles chinoises auxquelles il manque un peu de ce qui donne à une petite cour embellie par toutes sortes d'arbustes et de fleurs. Ces chambres en plein air, sont d'une disposition on ne peut plus parfaite.

On y jouit de la vue des fleurs, de leur parfum, et on y est rafraîchi par la brise du dehors. C'est là qu'était servi le dîner. Les boîtes étaient couvertes de pancartes qui peignaient du plafond jusqu'à terre et sur lesquelles étaient écrits des vœux et des souhaits pour nous: «bonheur!... Longue existence!... Jours heureux!...»

Enfin, chacun prit sa place à table. Admirez ici la courtoisie et la civilisation de messieurs les Chinois: chaque convive avait deux couverts, l'un composé de fourchettes, de cuillers et de couteaux, et l'autre de petites bannettes indigènes en ivoire. Les vins de Bordeaux et de Champagne couvraient la table et tout le reste était servi à la manière chinoise, à part quelques plats européens pour ceux que l'art culinaire chinois n'aurait pas séduits. J'avoue que je fis très grand honneur au menu des Fils du Ciel. J'étais assis près du docteur de l'ambassade, et nous nous en tirâmes fort bien tous les deux pour des ébarbures perdues au milieu de tous ces agoutis exotiques.

On nous servit d'abord le dessert avec des fruits de toute espèce, et notamment de délicieuses pamplemousses—les meilleures que nous ayons jamais mangées;—puis, une vingtaine de soupes, dans des tasses où nageaient des ailerons de requin, des nids d'hirondelles, des holothuries et des boulettes verdâtres qui poussaient sur le croûton des brebis, on Tartar. Des viandes et des légumes hachés, mille autres comestibles plus curieux les uns que les autres, le tout assaisonné de *soïa* (sauc), puis encore des soupes, et enfin un second dessert semblable au premier.

Le Tao-Tai avait absorbé beaucoup de champagne. Aussi, à la fin du repas, portait-il des sautes avec une chaleur très expansive. Rien n'était plus comique que de le voir, avec sa



uentas las dificultades  
la crisis y el rigor sin  
los señores A. Linca  
sus precios al a  
todas las clases de la  
los mejores y más fi  
nómeros y al corte de  
basta con recordar  
experiencia, habiend  
D. Domingo Lamolle

	hasta	\$
30		40
40		43
50		45

ONES

RIS

rnes

ENGLISH SPEAKEN

N' SPRACHT DEUTSCH

lo qu'elle reçoit de la création ainsi que

**ADOR**  
PLATINA

**matelass national**  
**ON APPARITION**  
 fabrication antérieure, hy-  
 uni, en fil do fer nikelo  
 gont du client, ne faisant  
 ills apparences. On les fabri-  
 e demandes par écrit sont  
 ices. Exposition Rue Colonia

**ROBUCHON**  
 dessins, gravures, actes  
 clichés, par le procédé  
 au papier, phototypie,

alvanoprasuo.  
 cialia 84 eqq. Paraná  
 deoucauo, ar ruz  
 de Consultorio I<sup>b</sup>  
 S. AMERICANOS  
 su consultorio A la calle  
 101. 2333-3333  
 Especialistas en los traba-  
 Coronas, Puentes y Ori-  
 E. ITZAINGO-101-  
 2333-3333

**ERMO E. HILL**



**CARNE LIQUIDA**  
(VIANDE LIQUIDE)  
Extracto Líquido  
PTOGENO Y PEPTONIZADO  
DOCTOR VALDEZ GARCIA  
FABRICADO  
POR  
VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA  
EN MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)  
CALLE URUGUAY N.º 175



EN VENTA  
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO  
G. Ortuno, Cangallo 1060, Buenos Aires.  
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.  
Gregorio Ortuno, Piazza Campello, 8  
Genova.  
J. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.  
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.  
11, 117 St. Louis.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888  
El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.  
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.  
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.  
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

**HOTEL DE PROVENCE**  
TENU PAR  
**Auguste Gebelin**  
GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS  
On prend des pensionnaires à prix très mo-  
dérés.  
Nourriture et logement 1 plastro 20 par  
jour.  
Salons pour familles—On porte à domi-  
cile.  
A côté du Palais du gouvernement, à portée  
de tous les tramways, près du Théâtre Solis.  
CUDADILLA 148 150, 152 ET 154

**LEGATION DE FRANCE**  
LISTES DES PERSONNES de nationalité ou d'ori-  
gine française qui aient intérêt à rece-  
voir ou à FOURNIR des RENSEIGNEMENTS à la Lé-  
gation.  
Montevideo Août 10 1891.

Absidie Jeanne, Aidacotche Carmen, Armen-  
gaud Charles, Arnaud Amédée, Auriol  
Casimir.  
Barbe Caroline, Bettini Paul, Barthélemy,  
Blanche Henri, Blancore Antoine, Henri,  
Charles, Blandin Alexandre, Boulogne Pascal,  
Brandeis Jacques Joseph.  
Capdeville Jean et épouse, Carrassoumet  
Jean, Casquill Léon, Chapillon, Chêne Charles  
Anthelme, Clément Maria, Cortuso Jean, Cos-  
tas Louis et épouse, Croisard Louis.  
Dabat Adolphe, Delord François, Décourou  
Timothée, Duprat Marie Louise.  
Elisaldi Jean, Escutary Julien, Escutary Jo-  
seph, Escutary Pierre, Escutary Pierre dit  
Pierrouble, Escutary Maria, Estrade E.  
Féché Joseph Jules, Pouque Jean Marie,  
Fréhou François Ernest, Fuentes et épouse.  
Gaston Marie Louise, Gallardet Cadet,  
Gargon Caroline, Epouse Lopez, Gervais Eugè-  
ne, Gionnazi Frédéric, Goux Julien et Pierre,  
Gouze Alphonse et Alexandre.  
Huet veuve.  
Incaparay Marie, veuve Grand.  
Jaureguberry Louis et Michel, Jourdan Al-  
bert.  
Laboudique Jean, Lacoste Dominique, La-  
crampe Honoré, Laffite Jean, Laget Joseph,  
Lageyro Jean, Salame Eugène, Lambert  
Célestin, Laporte Albert, Laribeau Jean  
Alexandre, Latspie Jean, Lefèvre Jules, Lejars  
Pauline veuve Loyer, Lesparre Jean, Lourdes  
Richard.  
Mallet époux Mairat Gabriel, Millié Paul,  
Mongellat Siméon, Mothes Eugène.  
Nansot Henri et famille, Navarre Julien.  
Ollivera époux.  
Payac Gustave, Pébosq Pierre, Pérés Gil  
Martin, Petit, Pipinos de Poros, Postaric Pa-  
rre Marguerite, Poujade Pierre, Pourget Jean,  
Puyau époux.  
Quéheille famille.  
Masset François Joseph, Rougier Léon, Ru-  
lier Victor, Rus (Mathilde de).  
Savoy Théophile Agustin, Sinut Henri.  
Thioly Ernest, Thoinon Josephine, Traby  
François André, Trono Jules.  
Vigneau Marie née Lagouardet, Villars  
Bernard, Vincent François.

**SALON ORIENTAL**  
MODES ET NOUVEAUTÉS DE PARIS  
257—SARANDI—257  
Confection et réparation en tout genre.  
Articles de dernière création. Grand choix de cha-  
peaux pour dames et enfants. Fabrica de  
formes.  
Ateliers de la maison mère.  
La Aparicion de la Moda  
100—SANJOSE—100/a b  
J. S. Gonthart.

**WILLIAM MEIKLE Y CA.**  
64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO  
Grandes depósitos de instrumentos  
DE AGRICULTURA  
SEGADORA ATADOR DE HORNSBY  
La Trilladora y Motor Hornsby  
INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para  
erreros, carpinteros, etc., etc., como tambien  
trantes y vigas de fierro para construcciones  
Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.  
Alambre para cercos, de acero y de fierro patente—Alambre galvanizado  
para telégrafos—Estiradores y piqueros de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.  
Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Flejes de to-  
das clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-  
das.—Molinos sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra, abrada.—Porcelana, vidriera y  
crystalera.—Cenizas de soda.—Soda caustica y variado surtido de artículos  
Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas segadoras, colas, industriales, etc. etc.  
Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.  
Portland marca legítima ELEFANTE.

**AUX VITICULTEURS**  
Greffes vos vignes sur Ruprestis ou Riparissus, moyen efficace contre le Phylloxera. La ferme Giot à Colon-  
passée 20 ans de Plantes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan-  
tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.  
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes  
saines et fraîches, sans risquer d'être trompé, d'une pureté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe.  
A 20 le mille pour les plantes en racine.  
A 12 le mille pour les sarmants.

**HOTEL UNIVERSAL**  
DE  
**JUAN ERASUN**  
CONTIGU AU THEATRE CIBILS  
Rue Ituzaingo à l'angle de la rue  
de las Piedras  
Des aujourd'hui, je mets à la disposition du public et  
de ma nombreuse clientèle mon établissement qui peut  
rivaliser avec les meilleurs de cette capitale pour  
son excellente cuisine, ses chambres spacieuses et bien  
aérées; enfin un service irréprochable et des prix excessi-  
vement bon marché.  
Les voyageurs paieront par jour pour déjeuner, dîner et  
chambre \$1.50.  
Outre l'avantage d'avoir toutes ses chambres don-  
nant sur la rue, l'hôtel a des appartements pour famille in-  
dépendante, avec toutes les commodités voulues et désira-  
bles aux prix indiqués.  
Personne ne peut ignorer combien cet hôtel est avan-  
tageusement situé pour les commerçants, puisqu'il se trou-  
ve entouré de toutes espèces d'établissements.  
De là on peut comprendre qu'il doit avoir des chambres  
vastes et commodes pour les comités voyageurs ou repré-  
sentants de fabrique.  
Les jours de théâtre, l'établissement ouvre ses portes  
à ses grands salons qui commencent à l'intérieur et se  
prolongent jusqu'à l'extérieur.  
Il fera également le service de restaurant, café, confisè-  
rie et liquors d'excellente qualité.  
On porte les valises à domicile à prix réduits qui peu-  
vent varier tout à fait.  
Service soigné et irréprochable.  
Le train du Nord qui vient de la station Centrale conduit  
les voyageurs à la porte de l'hôtel pour l'centesimo.  
Le train Oriental qui vient duquel passe devant la porte  
de l'hôtel et porte les voyageurs également pour l'centesimo,  
allant de la à la Plaza Ramirez et à la "Penitencia".  
Le train menant aux Pósitos fait station à l'angle même  
de l'hôtel.  
Pension au mois..... \$ 20.00  
1/2 pension idem..... \$ 11.00  
Déjeuner..... \$ 0.50  
Dîner..... \$ 0.60  
Lit..... \$ 0.50  
Bains ordinaires et de pluie.

**Le Docteur Baena**  
A transféré son cabinet de consultation à la  
calle Sarandí n.º 213—Téléphone 131 à 3 p

**VERMOUTH ANTI ANÉMICO**  
URUGUAYO  
MARCA REGISTRADA  
1892 1893  
Del doctor Ochoa  
COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA,  
QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON  
PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-  
BIERNO.  
Es incomparable a la leche y coñac  
después del baño y antes de cada comi-  
da; sobre todo para las señoras y niños.  
Una copa de las usuales para el Opor-  
to contiene mas de sesenta gramos de  
curno.  
El prospecto que cada botella lleva, in-  
dica sus virtudes.  
Se vende en los establecimientos bal-  
nearios y principales farmacias. Depósi-  
to general Laguno Hermanos calle Rin-  
con n.º 178 y Damarchi Parodi y Cia  
Cerrito 274

**AUX LIBRÉS DES NATIONS**  
Fabrica especial de Mapas y artículos de  
viaje de L. MORRET  
207—CALLE 25 DE MAYO—207  
Especialidad en Mapas de guerra, Mapas de secreto  
Guerra de viaje, mapas-mundiales, etc. hace sobre medi-  
da cualquier planis de trabajo y terreno, etc. al tanto de  
matemática y bujería, surtido por mayor y menor.  
PRECIOS RUMAMENT MODICO

**P. S. N. C.**  
**PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY**  
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio  
de la Plata y el Pacifico  
Salidas sujetas a modificación  
EL VAPOR PAQUETE INGLÉS  
**POTOSI**  
Capitan: W. WADII, OWE.  
Saldrá el 1º de Noviembre de 1894

**VIGO**  
La Pallice, (La Rochelle)  
Plymouth y Liverpool  
GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES  
PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA  
A bordo de todos los vapores se sirven cinco de mesa gratis a los pasajeros  
EN TODAS LAS CLASES  
Durante la estacion de cuarentena para las procelencias del Brasil, la compañía  
despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la  
Plata.  
Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y  
provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

**WILSON SONS Y Ca. Limited**  
AGENTES EN  
MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214 BUENOS AIRES Reconquista 365  
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San  
Vicente G. V.

**Banque Française--L. B. Supervielle**  
232--RUE 25 DE MAYO--234  
AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311  
La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.  
Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.  
Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,  
et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins,  
Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale  
LA BANQUE émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et  
cédés, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes,  
fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

**Service Télégraphique spécial**  
FIL DIRECT ENTRE  
Montevideo et Buenos Aires  
Achat et vente d'or et de titres  
Paiements et encaissements sur les deux places  
Et toutes opérations de Banque  
La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11  
du matin.

**300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR**  
**Taller Mecánico de Carpinteria**  
ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR  
DE  
**CASTERAN Y Ca.**  
En este establecimiento especial en la construccion de puertas, persianas, es-  
caleras, a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican tam-  
bién: masas de fermentacion, bocois, y bordados para vino, de madera ro-  
sa de Europa y del Paraguay.  
Barrias para onvaso de grasa para los saladeros y cajones de todas cla-  
ses para el uso de las diversas industrias.  
NOTA—La casa tiene siempre un surtido de di-  
chos articulos.  
Telefono de las dos Compañias.

**JULES MARY 51**  
**LES ENFANTS MARTYRS**  
PREMIERE PARTIE  
La Maison des Angolaises  
Il s'arrêta pour l'empêcher de s'enfuir.  
Elle prit bravement son parti.  
—Puisque vous ne voulez pas me répondre  
dit-elle, moi, je parlerai. Vous avez pensé que  
je pourrais être votre maîtresse, n'est-ce pas?  
Je suis gentille, je le sais. On me l'a déjà dit.  
Et puis, c'est été si commode avec moi! Je n'ai  
ni père ni mère pour me défendre, ni frère  
pour me venger. Je n'ai même plus auprès de  
moi mon pauvre petit Charlot, qui me protége-  
rait contre vous, lui, j'en suis sûre, si j'étais  
qu'il soit... Vous avez réfléchi à tout cela...  
Voilà pourquoi vous étiez si douce, depuis quel-  
que temps. Je comprends bien, allez je com-  
prends bien... Adieu, Monsieur Mabillo!

—Bertine! Bertine! dit-il, farouche.  
Toute pâle; ses grands yeux brillaient d'épou-  
vante et de colère. Ses lèvres tremblaient. Et  
elle était ainsi encore plus belle.  
—Qu'est-ce que vous me voulez?  
—Écoute. Ce que je veux, tu viens de le di-  
re... Avant de refuser, réfléchis bien, parce  
que je ne te le dis qu'une fois, il t'arrivera ma-  
lheur! Tu m'as bien entendu?  
—Je vous ai bien entendu, oui, Monsieur.  
—Et tu réponds?  
—Je réponds. Jamais! jamais! jamais!... Et  
elle s'enfuit.  
Lui resta sur le seuil à écouter les pas de la  
jolie fillette qui avait disparu dans l'obscurité  
très épaisse.  
Et il murmura les poings fermés:  
— Oh! j'ai pris garde à Mabillo! j'ai pris  
garde!  
Elle rentra chez Placido. Le malade l'inter-  
rogea sur son arrivée tardive. Elle ne voulut  
pas raconter son aventure. Elle dit qu'elle avait  
été retenue à l'atelier plus tard que de cos-  
tume.  
Placido n'insista pas.

Elle se coucha et sa nuit fut peuplée de cau-  
chemars.  
Elle s'attendait à quelque lâche vengeance  
de Mabillo.  
A sa grande surprise, il n'en fut rien. Le len-  
demain, il fut aussi aimable pour elle et lui pa-  
ra avec la même douceur.  
Elle en éprouva de la crainte.  
Que se passait-il en lui? Que préparait-il?  
Mais quoi? Elle avait beau y penser. Elle ne  
trouvait rien.  
Un mois se passa de la sorte. Elle reprit  
espoir. Après tout, Mabillo ne pouvait-il se re-  
pentir?  
Un matin, il lui dit:  
—Bertine, venez, s'il vous plaît.  
Ils étaient seuls dans l'atelier. Elle s'appro-  
cha craintive.  
—Allez donc chez moi... Vous direz à Doniso  
de vous donner le registre rouge que j'ai oublié  
sur ma table... et vous me l'apporterez à mon  
bureau.  
Des ouvriers entrèrent à ce moment.  
Il en profita pour retirer sa demande que les  
autres entendirent, car Mabillo parut faire  
express de parler très haut, en appuyant sur les  
mots.

—J'y vais tout de suite, Monsieur, dit Ber-  
tine.  
Et elle partit en effet. Le contremaître eut un  
sourire méchant en la voyant s'éloigner. Il re-  
gagna son bureau.  
Bertine se hâta, maintenant. Dans la  
crainte d'être surprise, comme la première  
fois, elle s'était cachée, en sortant des ate-  
liers, afin de s'assurer que Mabillo ne la sui-  
vait pas.  
Mais elle fut rassurée quand elle vit qu'il ne  
paraissait pas s'occuper d'elle et courut alors  
jusqu'à la maison.  
Elle entra. Elle se trouva seule dans la cham-  
bre où elle avait dîné en tête-à-tête avec Mabi-  
llo. Elle appela.  
—Denise! Denise!  
Personne ne répondit.  
La vieille domestique était sans doute en  
cours. Bertine remua des chaises pour se faire  
entendre, mais la maison était vide. Avais-  
sur la table, un fort registre rouge très épais:  
—Voilà sans doute ce qu'il réclame, se di-  
elle.  
Elle le mit sous son bras et revint à la fa-  
brique.

Au bureau, Mabillo attendait:  
—Est-ce cela, Monsieur? dit-elle... Il n'y  
avait personne chez vous, et j'ai pris ce registre  
un peu au hasard... Je vais le reporter si je  
me suis trompé...  
—C'est bien, je vous remercie, Bertine,  
dit-il.  
Et il se plongea tout de suite dans des chi-  
ffres et ne fit pas attention à la jeune fille.  
Celle-ci s'en alla en se disant:  
— Il n'y pense plus... Il a reconnu sans  
doute qu'il avait eu tort... Moi, j'aime mieux  
cela...  
Et elle regagna les ateliers.  
Mabillo fut absent presque toute la journée  
et ne rentra qu'au moment où les ouvriers quit-  
taient la fabrique.  
Il tombait une pluie fine, glacée, qui se chan-  
geait en verglas.  
La marche était devenue très difficile.  
Bertine sortit, son panier sous le bras, transi-  
et trebuchant.  
Elle se croisa avec Mabillo sous la porte co-  
chère.  
—Bertine?  
—Monsieur Mabillo!  
—Est-tu toujours aussi méchante?